

LA COULEUR COMME « CONSTRUCTION CULTURELLE »

ENTRETIEN AVEC MICHEL PASTOUREAU

Éminent spécialiste de l'histoire des couleurs, Michel Pastoureau s'intéresse de près au rapport entre couleur et société. Auteur de nombreux ouvrages de référence sur le sujet¹ traduits dans plusieurs langues, il travaille au carrefour des disciplines : histoire, histoire de l'art, histoire de la mode, histoire des techniques, histoire des mots, littérature, sciences...

Lorsqu'il commence ses recherches à la fin des années 1960, l'étude des couleurs est généralement considérée comme farfelue, et peu de place lui est faite dans l'histoire de l'art. Depuis lors, Michel Pastoureau a su gagner l'intérêt tant des professionnels que du grand public grâce à une écriture aussi accessible que savante. Par-delà les prétendues vérités universelles ou archétypales de la couleur, son approche subtile et documentée invite à la réflexion.

La couleur rose n'a pas toujours eu d'existence bien définie.

Il faut distinguer « couleur » et « nuance ». Dans le monde occidental, il existe six couleurs de base (rouge, bleu, vert, jaune, noir, blanc) et cinq tonalités de second rang (violet, orange, brun, gris et rose).

Durant l'Antiquité et jusqu'au Moyen Âge, le rose est une couleur qui n'existe pas en tant que telle. Elle a longtemps été regardée comme une nuance de jaune et il n'y avait pas de mot pour la désigner. Petit à petit, a émergé le terme d'incarnat. Aux XVIII^e et XIX^e siècles, le rose devient une nuance de rouge. Fruit d'un mélange avec le blanc, c'est un rouge atténué qui acquiert alors sa symbolique de tendresse, de féminité et de douceur. L'orange et le violet ont obtenu un statut de couleur plus tôt du fait de leur présence dans le spectre de la lumière, dans l'arc-en-ciel. Le brun, le gris et le rose restent longtemps des « nuances » et ne seront véritablement tenus pour des « couleurs » qu'au XX^e siècle.

¹ Parmi lesquels :

Bleu, histoire d'une couleur, Seuil, Paris, 2000.

Les couleurs de notre temps, Bonneton, Paris, 2003.

Noir, histoire d'une couleur, Seuil, Paris, 2008.

Cette histoire du rose pourrait d'ailleurs être rapprochée de celle du beige. Une teinte de plus en plus présente aujourd'hui dans notre environnement et qui pourrait prochainement devenir une couleur.

Quand et comment le rose est-il devenu une couleur à part entière dans les sociétés européennes ?

Un premier moment se situe au XV^e siècle. Des bois exotiques sont rapportés par les marchands, notamment de Ceylan et de l'Inde du Sud, puis plus tard du Brésil. Le nom même de ce pays est issu de celui d'un bois (*brasileum*) objet d'un commerce intense vers l'Europe qui l'utilisait pour ses propriétés tinctoriales. Le rose a ainsi pu exister dans la production textile en tant que teinture, utilisée essentiellement pour des étoffes réservées aux milieux fortunés.

Vert, histoire d'une couleur, Seuil, Paris, 2013.

Rouge, histoire d'une couleur, Seuil, Paris, 2016.

Jaune, histoire d'une couleur, Seuil, Paris, 2019.

Cette couleur est d'ailleurs utilisée dans la peinture des XVI^e et XVII^e siècles pour les vêtements de personnages importants (hommes et femmes). On pense par exemple à des toiles du Greco vues récemment au Grand Palais (prélats, Christ, saints...). Et plus tard le rose continuera à être employé par les peintres dans la représentation de dignitaires et divinités, à l'instar du tableau Jupiter et Thétis de Ingres.

Oui. Mais attention, d'abord la peinture n'est pas nécessairement le reflet des usages du quotidien, et surtout une couleur ne vient jamais seule. Il ne faut pas la regarder de façon isolée. Le plus souvent elle est employée dans son rapport à d'autres couleurs pour créer des effets de complémentarité, de contraste, d'harmonie. Elle ne prend son sens et ne fonctionne pleinement qu'étant associée ou opposée à une ou plusieurs autres couleurs.

Comment s'est imposé l'usage d'un mot spécifique tiré du nom d'une fleur ?

Dans l'Antiquité, les roses roses n'existent pas. Et jusqu'au Moyen Âge, les roses sont rouges, blanches ou jaunes. Le changement est venu des jardiniers et botanistes. Ils ont créé des roses roses et cela a plu. Puis le terme chromatique rose s'est peu à peu disséminé dans le vocabulaire, pour finalement s'imposer au XIX^e siècle. Toutefois, encore aujourd'hui, y compris en France, on observe que ce mot n'est pas si bien implanté dans le langage. Il arrive fréquemment qu'un tissu manifestement rose soit désigné comme étant du jaune ou du beige.

Le fait que la couleur rose porte le nom d'une fleur fragile et délicate a-t-il influencé les usages du rose et affecté la perception que nous en avons ?

Oui, bien sûr, en Occident c'est un mot qui connote la féminité, la beauté, la grâce, la joliesse, et cela a beaucoup pesé dans l'emploi symbolique et artistique de cette couleur. Avec son versant négatif : la mièvrerie. L'expression « à l'eau de rose » date du XIX^e siècle.

“ En Occident, c'est un mot [le rose] qui connote la féminité, la beauté, la grâce, la joliesse, et cela a beaucoup pesé dans l'emploi symbolique et artistique de cette couleur. Avec son versant négatif : la mièvrerie.

Elle a aussi été associée à l'idée de douceur, d'enfance...

Et pourtant, dans les classements de « couleur préférée », elle n'est pas bien placée, perçue comme peu agréable à l'œil voire embarrassante.

Le rose est mal aimé, probablement parce qu'il reste assez insaisissable.

Malgré la mondialisation, le rapport aux couleurs reste différent selon les aires culturelles. Le rose est plus apprécié en Asie qu'en Occident. En Inde par exemple, il est tout à fait possible de rapprocher du rose et de l'orangé sur un tissu, ce qui ne se fait pas en Europe.

Dans votre ouvrage sur le bleu, vous expliquez que le goût prononcé pour cette couleur est en partie dû à sa faible charge symbolique. Le bleu ne choque pas. Peut-on considérer que le rose, au contraire, est plus transgressif, plus agressif, pour expliquer le rejet dont il fait souvent l'objet ?

Ce qui est important, c'est l'écart. Le rose reste une couleur finalement peu répandue dans notre horizon visuel, à commencer par les vêtements.

L'emploi du rose transgresse les usages et les habitudes. Porter du rose c'est immédiatement se faire remarquer.

Il est vrai que le rose est aussi associé à une idée de kitsch voire de vulgarité. Autant les roses de la nature sont bien reçus, autant ceux fabriqués par l'être humain sont peu appréciés.

Mais n'y a-t-il pas des distinctions sociales en la matière ?

La couleur est d'abord un fait de société. D'où des variations d'une période à l'autre, d'un espace géographique à un autre, d'une période à l'autre, et d'un milieu social à l'autre. Il faut toujours garder à l'esprit ce relativisme culturel dans l'espace et dans le temps. C'est le contexte qui donne à une couleur sa signification.

Aujourd'hui en Europe le rose est certainement plus courant dans les milieux sociaux défavorisés. Les codes perdurent mais ils ne concernent plus l'ensemble de la société. Ils fonctionnent par milieu et par micromilieu, souvent sur des cycles très courts. Ce qui crée des phénomènes difficiles à observer pour l'historien.

L'ouvrage de David Batchelor Chromophobia, qui traite de « la peur des couleurs », a une couverture, comme par hasard, entièrement rose. Le rose fait-il peur ?

Le mot peur est un peu fort. Faire un écart, se vouloir original, c'est susciter la méfiance.

D'une manière générale, la Réforme protestante a moralisé les couleurs. Il y a les couleurs dignes pour les bons chrétiens : noir, gris, blanc,

brun, bleu. Et il y a les autres couleurs, trop voyantes, offenses faites à Dieu et causes de désordre. Cette austérité a eu des répercussions importantes et sur le long terme.

Ce mot de « peur » fait référence à la série de quatre toiles de Barnett Newman intitulée Who's Afraid of Red, Yellow and Blue (1966).

Je pense que Barnett Newman posait la question : « Qui a peur des couleurs vives ? ». Autrement dit : « Pourquoi tout le monde s'habille en couleurs ternes ? ».

Le monde de la mode est d'ailleurs très contradictoire entre les messages véhiculés dans les magazines, sur par exemple l'arrivée d'un « été coloré » et les couleurs effectivement portées par le commun des mortels qui sont finalement

toujours les mêmes : noir, gris, bleu marine, un peu de beige, un peu de marron, un peu de blanc. La réalité du vêtement porté va à l'encontre des discours.

Le problème est le même qu'avec les tapisseries médiévales, les vitraux ou les miniatures qui représentent de magnifiques vêtements et de belles couleurs : c'est de l'imaginaire, de l'idéologie mais pas la réalité de l'époque.

Vous dites souvent que toutes les couleurs sont ambivalentes. Et le rose est effectivement chargé de connotations très différentes, voire divergentes, ce que vous appelez des « bons et des mauvais aspects ». Néanmoins, en regardant les œuvres présentées dans l'exposition, il semble y avoir comme une évidence pour

“ Le rose reste une couleur finalement peu répandue dans notre horizon visuel.

les peintres à représenter les corps et les visages en rose. En Occident à l'époque moderne et contemporaine, le rose a bien été progressivement considéré comme la couleur « naturelle » de la peau et son usage s'est imposé en art.

Mais l'homme occidental dit « blanc » n'a pas la peau rose, ni même blanche ! Elle est plutôt jaunâtre. Que des peintres choisissent le rose relève du code, du symbole, de la construction culturelle. De même les hommes dits « noirs », ne sont pas « noirs ». Et les Asiatiques ne sont pas « jaunes ». Ces termes de couleur pour désigner des populations sont apparus seulement fin XVIII^e-début XIX^e.

Et si l'on évoque non seulement la peau mais aussi la chair (qui se trouve sous la peau), comme on la voit chez Bacon mais aussi Jacques Grinberg et Fernand Teyssier...

La peau est une enveloppe. Ce qui a rapport avec la couleur, puisque la couleur a longtemps été considérée comme une enveloppe, une pellicule qui recouvre les êtres et les choses. Le mot latin *color*, par exemple, se rattache à une famille de mots qui signifie « cacher », « recouvrir ». La couleur est une réalité matérielle, une seconde peau, une surface ajoutée sur une autre surface.

Peut-on considérer que les usages du rose se sont démultipliés à compter des années 1960 ?

Pas vraiment. Cette couleur reste très peu présente dans notre environnement.

Comment expliqueriez-vous la rareté des expositions dédiées à la couleur dans les musées ?

Les expositions thématiques de ce type sont mal perçues par les conservateurs. Lorsque Jean Clair a monté son projet sur la mélancolie², il a rencontré de très grandes difficultés pour emprunter des œuvres. Moi-même, lorsque j'étais jeune conservateur et que j'ai voulu emprunter un tableau de Cézanne pour une exposition sur l'histoire et la symbolique de la pomme, mes demandes de prêt ont été traitées avec raillerie voire mépris. Les refus de prêt sont fréquents car ces sujets transversaux ou thématiques sont jugés peu sérieux. En cas d'absence d'une œuvre clé, il ne faut donc surtout pas en vouloir au commissaire d'exposition...

Propos recueillis par Marie Deniau

“ Les expositions thématiques de ce type sont mal perçues.

2 *Mélancolie, Génie et folie en Occident*, exposition présentée à Paris au Grand Palais, puis à Berlin à la Neue National Galerie en 2005-2006.

ÉVIDENCES ET AMBIVALENCES DU ROSE

« La couleur n'est pas uniquement un phénomène oculaire »¹, nous rappelle l'historien de l'art John Gage, en développant une approche similaire à celle de Michel Pastoureau pour qui « les problèmes de la couleur sont d'abord des problèmes de société ». Et Hervé Fischer², artiste et sociologue, d'ajouter : la couleur est une « production idéologique ».

Concernant le rose, les habitudes et les codes culturels des sociétés occidentales ont établi un lien prééminent entre cette couleur et les idées de douceur, de féminité, d'enfance, puis de mièvrerie et de kitsch ; stéréotypes reportés sur les objets associés : lingerie, layette, poupée, friandises, etc.

Si les artistes sont porteurs, de même que le commun des mortels, de ces constructions culturelles, ils n'en sont pas pour autant prisonniers. « Quand je mets un vert, ça ne veut pas dire de l'herbe, quand je mets un bleu, ça ne veut pas dire du ciel », disait déjà Matisse³.

Pour Massimo Carboni, professeur d'esthétique, « la couleur ne reste jamais identique. Nous ne nous trouvons jamais devant le rouge mais devant la variation ininterrompue des rouges en fonction de leurs "époques", de leurs qualitas »⁴.

De même, la couleur rose – qu'elle soit matériau, sensation ou abstraction – englobe une myriade de nuances et de connotations. La linguiste Annie Mollard-Desfour s'est employée à les recenser et à les définir dans un étonnant dictionnaire du rose⁵.

Cette exposition s'intitule donc ROSE[S], avec un « s » graphiquement appuyé. Il s'agit de provoquer la curiosité tout en affirmant d'emblée la dimension plurielle et subjective de l'emploi de la couleur par les peintres, au service de leur pouvoir d'expression.

IL FAUT REGARDER TOUTE LA VIE AVEC DES YEUX D'ENFANTS

Henri Matisse, *Écrits et propos sur l'art*, Hermann, Paris, 1972.

« La création commence à la vision. Voir, c'est déjà une opération créatrice, et qui exige un effort. Tout ce que nous voyons, dans la vie courante, subit plus ou moins la déformation qu'engendrent les habitudes acquises, et le fait est peut-être plus sensible en une époque comme la nôtre, où cinéma, publicité, magazines nous imposent un flot d'images toutes faites, qui sont un peu, dans l'ordre de la vision, ce qu'est le préjugé dans l'ordre de l'intelligence. L'effort nécessaire pour s'en dégager exige une sorte de courage ; et ce courage est indispensable à l'artiste qui doit voir toutes choses comme s'il les voyait pour la première fois : il faut voir toute la vie comme lorsqu'on était enfant ; et la perte de cette possibilité vous enlève celle de vous exprimer de façon originale, c'est-à-dire personnelle.

Pour prendre un exemple, je pense que rien n'est plus difficile à un vrai peintre que de peindre une rose, parce que, pour le faire, il lui faut d'abord oublier toutes les roses peintes [...]. C'est un premier pas vers la création que de voir chaque chose dans sa vérité, et cela suppose un effort continu. »

1 John Gage, *La couleur dans l'art*, Thames & Hudson, Paris, 2009.

2 Hervé Fischer, *Les couleurs de l'Occident, De la préhistoire au XX^e siècle*, Gallimard, Paris, 2019.

3 Henri Matisse, *Écrits et propos sur l'art*, Hermann, Paris, 1972.

4 Ivan Bargna (et al.), *La couleur dans l'art*, Citadelles et Mazenod, Paris, 2006.

5 Annie Mollard-Desfour, *Le Rose, Le dictionnaire des mots et expressions de couleur du XX^e siècle*, CNRS Éditions, Paris, 2002.